

Manon Leriche
Jules Falardeau

ALBUM FALARDEAU

NOUS AURONS TOUTE LA MORT POUR DORMIR

vib éditeur

Nous aurons toute la mort pour dormir est le titre d'un documentaire de Med Hondo, cinéaste et acteur franco-mauritanien, portant sur la lutte du Front Polisaro pour l'indépendance du Sahara occidental après le retrait du colonisateur espagnol.



Pierre et Julien Poulin dans leur appartement de la rue Beaudry, pendant le montage de *Pea Soup*, au milieu des années 1970.

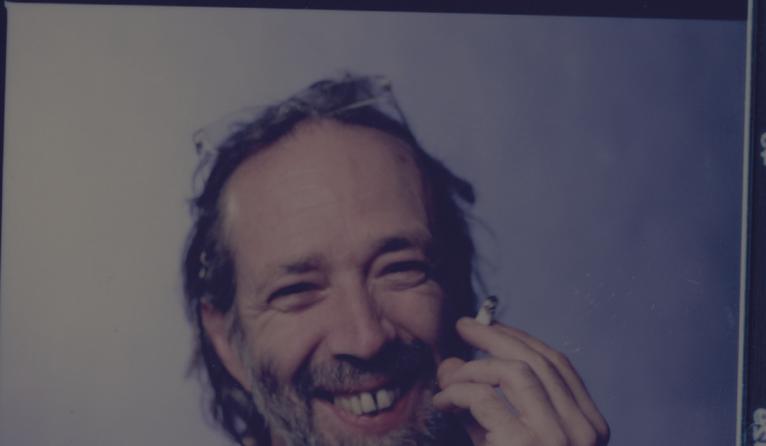
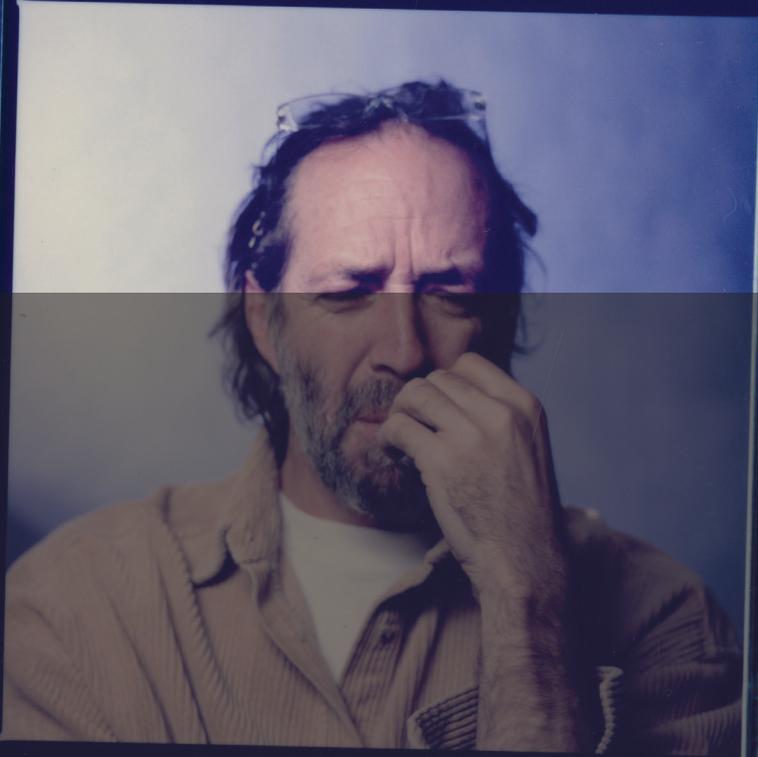
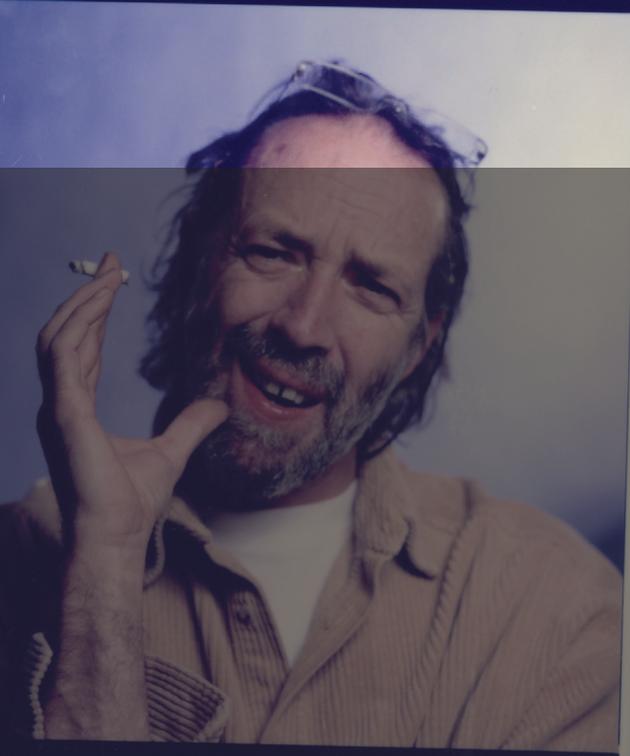
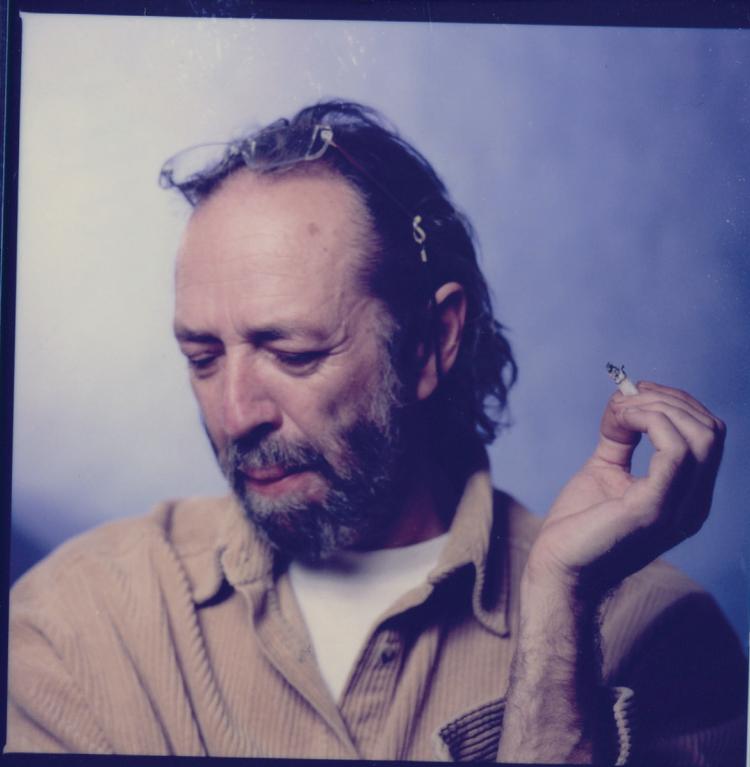
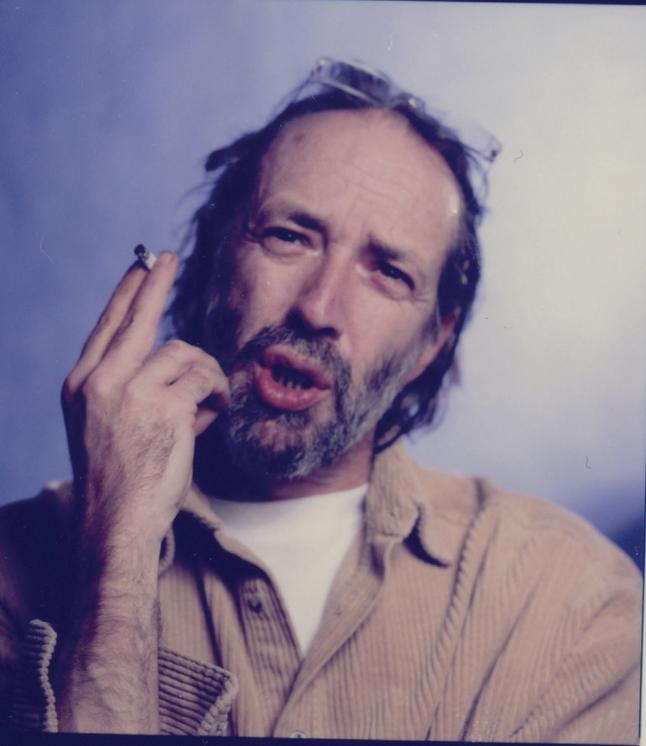
En arrière-plan, l'affiche du film de Med Hondo.

Manon Leriche
Jules Falardeau

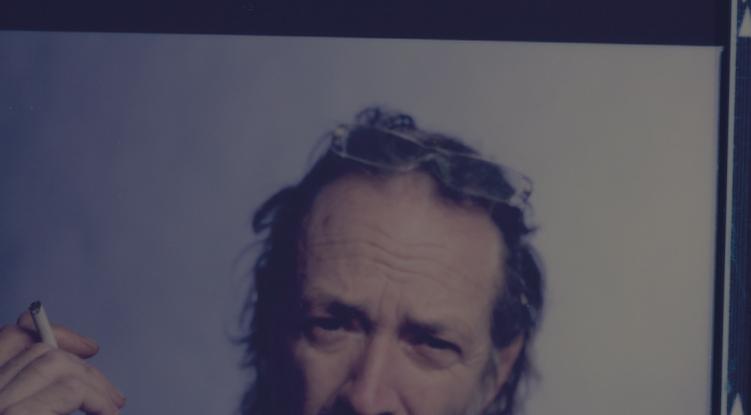
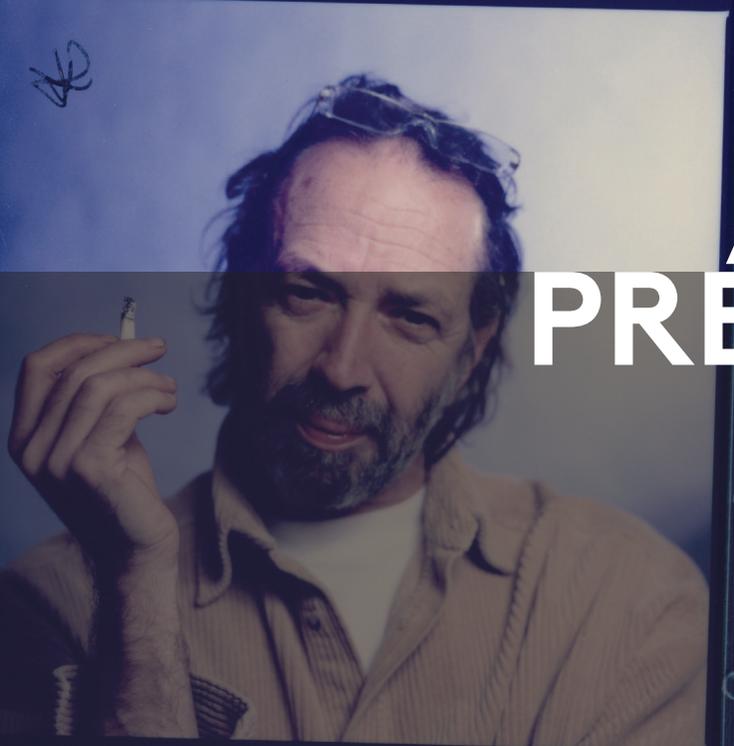
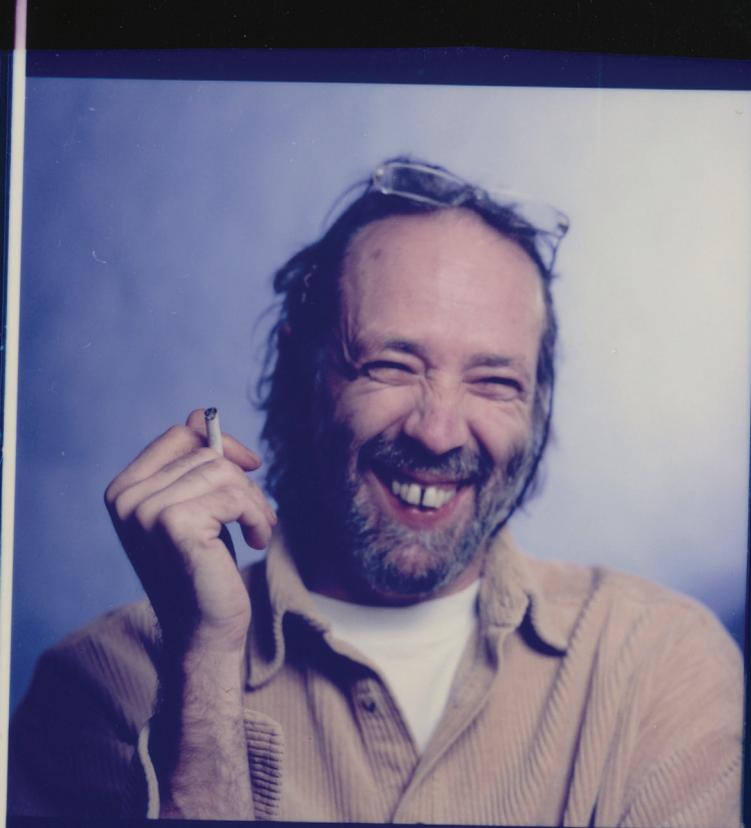
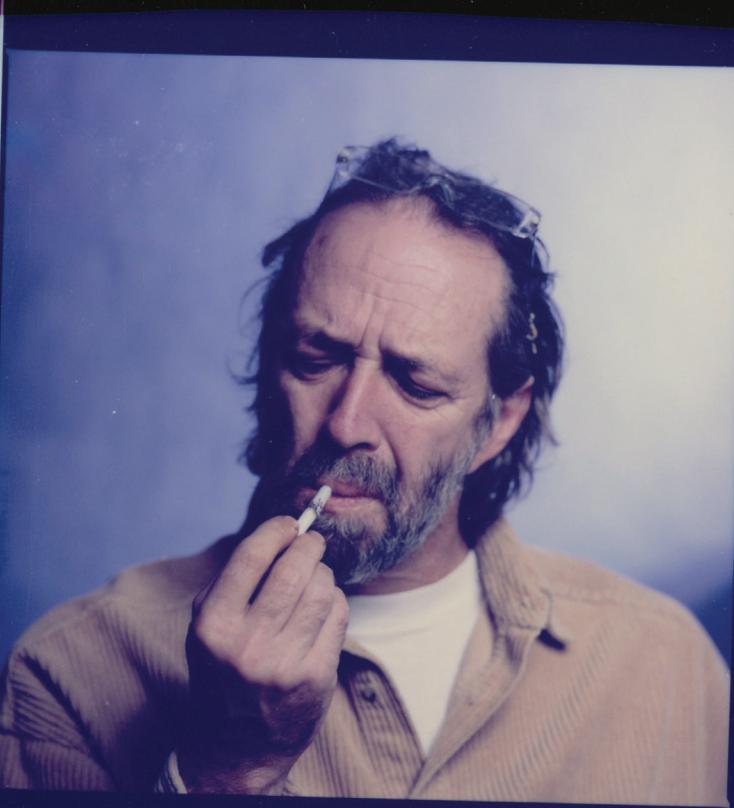
ALBUM FALARDEAU

NOUS AURONS TOUTE LA MORT POUR DORMIR

v**l**b éditeur



▲ 8
 ▲ 3
 ▲ 2
 ▲ 1
 ▲ 48
 ▲ 49
 ▲ 50
 ▲ 51
 KODAK AHC-5 8358
 KODAK VHC-2 8329
 KODAK AHC-5 8358
 KODAK VHC-2 8329
 KODAK AHC-5 8358
 KODAK VHC-2 8329
 KODAK AHC-5 8358
 KODAK VHC-2 8329



PRÉSENTATION

9
KODAK VHC-2 8329 54
8
KODAK VHC-2 8329 53
7
KODAK VHC-2 8329 52

Pour moi, l'art n'est pas seulement une façon de faire du militantisme, mais un moyen de pouvoir à la fois être utile à la lutte politique et créer de la beauté. J'essaie de faire des œuvres d'art, pas juste de la propagande. Mais de l'art qui sert à la société, des œuvres qui se tiennent, à la fois par leur beauté et pour l'impact qu'elles peuvent avoir sur le spectateur et sur la société. C'est très baveux de dire ça, mais j'essaie de créer des œuvres assez belles et fortes pour qu'elles puissent avoir encore un impact dans 100 ou 200 ans, ici comme à l'étranger... Universelles.

Québec libre!

MANON LERICHE

La première fois que j'ai vu Pierre, c'était à la galerie Dazibao, où avait lieu le deuxième de ses cours intitulés « Cinéma et société ». J'avais raté le premier, je ne me souviens plus pourquoi. J'avais demandé à d'autres étudiants comment ça s'était passé. Les commentaires étaient tranchés : soit très élogieux, soit complètement dégoûtés. Une fille m'avait dit : « C'est sûr, j'annule le cours ! Il nous a dit que si on voulait travailler à Radio-Canada, on n'était pas à notre place... »

À la galerie donc, je vois cette espèce de grand gars barbu, dépeigné, vêtu d'un pantalon de velours côtelé brun d'ouvrier français et d'un chandail de laine bleu marine du surplus de l'armée. Une cigarette au bec, il lit un bout de papier puis le roule en boule et le lance dans un coin. Il a une grosse voix, mais il a l'air timide. Il installe le projecteur et nous présente son film *Speak White*, deux fois de suite (le film dure 5 minutes).

C'est une mise en images du fameux poème de Michèle Lalonde. Il y a des photos horribles d'oppression et d'exécutions, et d'autres d'ouvriers, de patrons, d'enfants dans des usines, de riches, de pauvres, du monde entier. Pour la petite étudiante que j'étais, et qui n'avait jamais vu ce genre de film, c'était plutôt saisissant. Je ne suis pas sûre d'avoir tout compris à ce moment-là. Mais je me souviens d'avoir trouvé que le prof avait du style. Et un beau sourire.

Nous sommes dans les années 1980. L'Université du Québec à Montréal a un peu plus de dix ans. Les salles de cours (en tous cas, celles des cours de cinéma) sont bondées. Il y a des jeunes, mais aussi des étudiants plus vieux et beaucoup de nationalités



Sur le tournage du *Steak*, en 1992.

différentes. J'arrivais de la banlieue où, à cette époque, il n'y avait que des Québécois « de souche ». Les murs en blocs de béton étaient peints en jaune ou en beige et, dans l'éclairage au néon, l'ambiance était survoltée, et très enfumée. J'ai toujours eu l'impression d'être la seule non-fumeuse de l'UQAM...

Quelques cours plus tard, je croise mon prof de cinéma dans un des beaux couloirs bruns de l'université, et il m'invite à aller voir *Elvis Gratton*, son premier court-métrage de fiction, à la Cinémathèque québécoise. Il me semble bien que c'était une sorte de première. On pouvait aussi voir les trois autres courts-métrages lauréats du concours de Radio-Québec. J'ai beaucoup aimé son *Gratton*, qui était si près de la réalité que j'avais connue : les maisons de banlieue où j'allais garder des enfants étaient identiques à celle du film, Bob ressemblait terriblement à mes voisins, qui avaient tous une camionnette avec du tapis dedans, la pouceuse qui se fait cruiser et insulter par lui me ressemblait (à cette époque, on faisait tous du pouce) et, comme les acteurs du film étaient tous des inconnus, tout avait l'air vrai. Pierre me dirait un jour que pour lui, il n'y avait pas de différence entre le documentaire et la fiction. Il faisait toujours le même film avec le même propos, que ce soit avec du vrai monde ou avec des acteurs, que ce soit dans des décors naturels ou en studio.

Pourquoi faire ce livre de photos aujourd'hui, douze ans après la mort de Pierre ? Pour célébrer son œuvre et sa vie, bien sûr, et pour donner à voir des images et des documents rarement ou jamais vus, sur l'une et sur l'autre. Mais aussi, et peut-être surtout, pour poursuivre d'une autre manière le combat d'un homme qui s'est démené comme un diable dans l'eau bénite, sa vie durant, pour la cause de l'émancipation, nationale et collective, du Québec.

Des fois je rentre dans la salle et des gens me disent : « Ah, l'indépendance, j'ai travaillé longtemps pour ça... Sauf que là j'y crois plus, c'est fini, le PQ s'est trop mis de monde à dos. » Mais là, ils me voient m'agiter pendant deux heures à gueuler pour l'indépendance et, souvent, quand ils sortent de la salle, ils tueraient pour l'indépendance du Québec !

Québec libre !, p. 110

Pierre n'est plus là pour gueuler, pour brasser la cage, pour donner des conférences à travers tout le Québec. Il n'écrit plus, mais ses textes existent toujours. Il ne tourne plus, mais on peut continuer à voir ses films, et à les comprendre. Ses prises de position sur le pays à faire sont encore vraies et vivantes. Il terminait sa très belle lettre à Jérémie, notre plus jeune fils, avec les mots de son poète québécois préféré, Gaston Miron : « Ça ne pourra pas toujours ne pas arriver. »



Jules et Pierre en octobre 1985, à Saint-Eustache.

JULES FALARDEAU

« Je suis un peu du sang qui fertilise la terre...
Je meurs parce que je dois mourir pour que vive le peuple. »
Anonyme, cité par le Che.
Ce sont les mots sur lesquels s'achève le film *15 février 1839*.

Salut p'pa.

Parce qu'on a toujours l'impression de radoter, de dire les mêmes affaires, de raconter les mêmes anecdotes, je choisis cette fois la « lettre à... », peut-être comme façon de renouveler un peu le truc. Comme tu l'avais fait avec ton père et Jérémie, je sais que c'est un procédé littéraire qui fonctionne.

Ça fait plusieurs années que m'man a le projet de faire ce livre, un livre de photos, de photos de toi, mais aussi de photos prises par toi. Une « biographie en images », comme elle le dit, avec des phrases de « Pierre qui raconte », tirées de ses écrits. Méchant contrat. Facile de s'égarer, surtout devant la quantité d'archives qu'elle a dans ses classeurs. Il lui fallait juste un coup de main. Donc, c'est devenu notre projet. Comme elle avait de la misère à écrire les textes qui ponctuent les chapitres de ta vie, je l'ai envoyée à la maison de campagne, avec le vieux conseil que m'avait donné un jour ton ami Bernard Émond : « Trois pages par jour, bon, pas bon. » Si simple, et en même temps, si beau. Discipline et anarchie !

Il y a un gars — je ne me souviens pas de son nom — qui est venu un jour me parler de sa rencontre avec toi. Il t'avait approché en disant : « Bonjour monsieur Falardeau,

j'aimerais ça, faire du cinéma politique, avez-vous un conseil pour moi ? » Tu avais réfléchi quelques secondes et tu lui avais dit : « Ouais. Habitue-toi au goût du beurre de pinottes. » Câlisse, c'est du génie... Si simple, si poétique et surtout, tellement précis. Dans ce livre, les gens auront l'occasion de voir ce que ça signifie, faire du cinéma politique au Québec. De A à Z. De tes premiers courts-métrages à *Elvis Gratton 3*. Je crois aussi qu'on a réussi, grâce aux photos, à illustrer d'autres zones de ta personnalité et de ta « carrière » : la chasse, les manifestations, le collègue, le RIN, les voyages, etc. À montrer que la politique n'est pas tout, même si elle réside dans une multitude de petits gestes, tous les jours. À montrer qu'on a aussi le droit de « rire ou de regarder le soleil », comme tu disais parfois.

En plongeant comme ça dans ta vie, je me suis posé une question dont je connaissais la réponse, à savoir, si tu aurais préféré mourir sur l'échafaud comme De Lorimier, ou encore dans le maquis, plutôt que de te faire terrasser par une saloperie de crabe invisible. De toute façon, on ne choisit pas comment on meurt, mais on peut choisir comment on vit. (Je pense bien que cette phrase vient de *Braveheart*, mais Mel Gibson l'a peut-être lui-même volée ailleurs.) Toi, t'as choisi de vivre libre dans un pays conquis. Je pense que tu aurais été tout aussi heureux d'être un combattant anonyme. Un menuisier ou un fermier, qui fait avancer le Québec à sa façon. En construisant la plus belle armoire du monde ou en cultivant les meilleurs légumes. C'est par devoir que t'es « allé au bat ». Un peu comme De Lorimier. Le genre de héros ordinaire qui se révèle dans l'action, dans les situations extraordinaires. Le contraire des hypocrites qui disent toujours qu'ils vont faire des gestes de grands seigneurs, pour finalement fermer leur gueule quand ça compte, pour être sûr de ne pas perdre leurs acquis.

C'est drôle, toi, t'as jamais rien possédé. Tu ne consommais pas grand-chose. Tu « bizounais », tu récupérais. Bien avant que ce soit à la mode. Tu ramassais dans les vidanges. Tu le faisais parce que tu vomissais sur le système de consommation. Les seuls objets auxquels je t'ai vu accorder de l'importance, c'est ceux que t'ont légués tes amis, ou tes mentors. Le bicycle de Gilles Groulx, le couteau de Pierre Perreault, le marteau de Bernard Gosselin, le vieux fusil de ton père. Et ta maison de campagne, probablement parce que t'avais réussi à l'acheter quand t'étais vraiment pauvre, et que tu l'avais retapée au complet, toi-même, avec des moyens de pauvre. Le toit, la plomberie, le plancher, les murs. Comme tu disais à propos de tes films : ça peut être croche des petits bouts, mais en général, ça se tient. On raboute, mais ça tient. Et surtout, ça a une âme, une personnalité.

Avec Jéré, l'an passé, on a retapé les corniches du clocher. Bordel... c'est pas évident pour des menuisiers du dimanche de s'adapter à une construction de protestants de la fin du XIX^e siècle ! Tu penses que ça va être des beaux angles de 45 degrés, ou autre chose de logique, eh ben, non, c'est du 36,7 degrés. Je pense qu'on a réussi à faire quelque chose de pas mal. Un vrai menuisier nous traiterait de niaiseux, mais pas toi, je pense que tu aurais admiré notre débrouillardise. C'est un peu croche, mais d'en bas, ça paraît pas trop. Aujourd'hui, c'est plus simple de tout crisser à terre et de reconstruire en neuf, clés en main, avec des osties de portes et de fenêtres toutes pareilles, usinées en Chine. C'est plus simple, mais on perd l'âme de nos maisons. On perd un savoir-faire.

Ces histoires « d'acquis », ça me fait beaucoup penser à Guevara. Il ne possédait rien, à part quelques livres, ses bottes et ses vêtements. Tiens, ça va me permettre de te parler un peu de mon dernier film, étant donné que tu ne pourras jamais le voir. Je pense que tu vas l'aimer, l'histoire derrière le film. Les journalistes me demandent toujours : « As-tu été influencé par ton père ? » J'aime pas trop répondre à cette question-là, parce que je sais qu'ils ne garderont que ça, alors que c'est plus complexe. Évidemment, tu as été une grosse influence. Pas nécessairement au cinéma, mais dans la vie... bordel ! C'est toi et m'man qui m'avez fait découvrir la révolution cubaine, Castro, le Che, Carlos Puebla, etc. C'est toi, qui m'a fait découvrir le cinéma de Perrault, Groulx, Brault, Bernard Gosselin, mais aussi de Santiago Alvarez et de Fernando Solanas. Et c'est vrai que j'ai été profondément influencé par un des films que tu as réalisés avec Julien Poulin, *À force de courage*. C'est un court-métrage documentaire, moins connu que d'autres. C'est pas tant le côté formel ou le montage qui m'ont inspirés, c'est l'idée : montrer aux Québécois ce que ça donne, l'indépendance d'un peuple. L'un des personnages explique son sentiment de fierté : « Avant on était comme ça, maintenant, on est comme ça. » Encore là, c'est si simple et si fort. Moi, j'ai eu la possibilité de faire un peu la même chose en Bolivie, en me servant du prétexte des cinquante ans de la mort du Che, assassiné dans ce pays.

Je suis parti à l'automne 2017 avec un directeur photo de la Côte-Nord, Jean-Philippe Nadeau Marcoux. On avait des amis en commun, et j'avais eu le plaisir de travailler avec lui une fois. Quand ces amis ont décliné l'offre de partir tourner deux mois en Bolivie, Jean-Philippe a dit : « Écoute, j'ai jamais voyagé, je parle pas espagnol et j'ai jamais fait de documentaire... J'embarque. » Voilà, ça prenait quelqu'un d'aussi timbré que moi pour me suivre dans cette aventure. Ce serait un film créé en toute liberté, sans subvention, en mode cinéma guérilla, si on peut dire.

On a réussi à lever des fonds grâce à une campagne de sociofinancement, un peu comme dans le temps de *15 février 1839*. Ça a marché, le monde nous a fait confiance, ils ont contribué, 5 \$, 20 \$, 100 \$. En plus, Jean-Philippe, qui était aussi déménageur, a monté des pianos dans des escaliers à la sueur de son front pour se payer une caméra avant de partir dans le maquis. Du cinéma guérilla au cinéma prolétaire... On est partis comme ça. Deux mois dans les montagnes boliviennes avec une idée de scénario qui aurait pu tenir sur une page. On s'est rendu compte que c'était la première et la seule fois de notre vie qu'on a pu vivre exclusivement en pratiquant notre art, vivre en ne se concentrant que sur un film. On vivait dans des familles, on partageait leurs repas, on allait prendre des cafés, on extrapolait sur le scénario, on se faisait un plan A, un plan B, un plan C. Ça m'a beaucoup fait penser à quand tu décrivais votre période *Pea Soup*, avec Poulin. Créer en toute liberté, vivre modestement, mais aussi travailler avec un plaisir certain, ce qu'on oublie trop souvent. Et surtout, il n'y avait pas un seul crétin de télédiffuseur ou un autre gnochon pour nous imposer l'absence d'idées qu'il prend pour des vérités. Bon ou mauvais, j'aurai au moins eu la chance de construire mon film comme je l'entendais, avec du sang, de la sueur et des larmes, mais au moins, avec cohérence.

Finalement, on est tombés sur un groupe de militants guévaristes boliviens qui faisaient la « route du Che » à pied dans les montagnes pour mieux comprendre son sacrifice et celui des autres guérilleros. On a vu leurs archives, filmées tout croche avec une vieille VHS brésilienne, elles dataient de 2005, mais elles avaient tellement de grain qu'on aurait dit une cassette de 1986. C'était tout magané, mais tellement honnête. Fait avec pas grand-chose, mais avec plus de cœur, de contenu et de volonté que le travail d'un esthète qui va engloutir un budget mille fois supérieur dans d'interminables plans-séquences plus vides qu'une phrase de Justin Trudeau.

On leur a proposé de refaire avec nous une partie de la route, pour qu'il en reste quelque chose. Pour eux, c'était aussi important de transmettre ça aux plus jeunes. La chasse aux marsouins de Perrault, mais avec des guévaristes boliviens. On l'avait, notre film.

Jean-Philippe était parti avec moi pour faire seulement la direction photo, mais pendant deux mois, on a, en quelque sorte, traversé ensemble la même épreuve : on a souffert ensemble, on a transpiré ensemble dans les « collines sans eau », et sa contribution se mêle à la mienne. Sans lui, le film n'aurait pas été ce qu'il est. Alors j'ai mis nos deux



noms à la réalisation. C'était tellement logique. Et pourtant, je sais que pour un prochain film, ça pourrait jouer contre moi. Des gens des institutions pourraient dire : « Oui, mais il a surtout fait des co-réalisations, on ne sait pas s'il a une signature. » Je le sais, je l'ai déjà vécu. « Des imbéciles qui n'ont jamais enligné deux plans », comme tu disais. Ou des cinéastes insignifiants qui voient le cinéma politique comme un genre impur.

Journal de Bolivie mélange le savoir-faire du cinéma direct de Perrault, Gosselin et compagnie, avec un style de cinéma militant à la Solanas ou Alvarez. Et tu sais quoi ? Ça fonctionne. Le film a été présenté en salles au Québec, pendant une accalmie de la pandémie, et un peu partout en Amérique latine. Le festival de La Havane, ça a été un rêve. Imagine : fumer des Montecristo en jasant de politique et de cinéma avec des vieux documentaristes cubains ! J'ai toujours eu beaucoup de plaisir à discuter avec les Latino-Américains, parce que pour eux, le nationalisme, ça va de soi. Il n'y a aucune honte. Quand tu prends le temps de leur expliquer la situation du Québec, ils la comprennent. Cet internationalisme, je l'ai senti en partageant un verre autour d'un feu de camp avec mes amis guévaristes boliviens.

Patria o muerte! Pour le film, j'ai fait l'exercice de demander à chacun d'entre eux comment ils interprétaient le fameux cri de ralliement. « La patrie n'est pas un concept abstrait, on comprend que ce sont nos conditions de vie », disait le docteur Cortéz. « Nous n'accepterons jamais qu'aucune puissance étrangère vienne prendre des décisions pour nous. Nous avons le droit à l'autodétermination, nous décidons nous-mêmes de notre destin », disait Santiago. Il y avait tellement de naturel, de beauté et de poésie dans leurs réponses que j'ai décidé d'en faire la finale du film. Une finale nationaliste, et internationaliste. Disons que pour certains, en particulier pour ceux qui ne savent pas faire la différence entre le nationalisme d'un pays impérialiste et celui d'une petite nation qui lutte pour sa survie, c'était plus dur à comprendre.

Toi qui avais été inspiré par le travail des muralistes mexicains, les Siqueiros, Orozco, Rivera, tu aurais été ému devant nos amis muralistes boliviens qui ont peint une œuvre formidable pour le film dans un quartier pauvre de Sucre. Des anarchistes... mais qui ne voient aucune contradiction entre se dire tels et le fait d'aimer leur pays, de respecter leur drapeau. Grâce à eux, un drapeau québécois figure sur un mur au fin fond d'un quartier ouvrier de la Bolivie. Des liens sincères se sont créés entre nous. À mille milles de la solidarité de façade de type « imagerie corporative » entretenue par le Canada, genre : « Envoyons quelques coopérants creuser un puits, bâtir une école,

prendre des belles photos pour l'image du pays », pendant que les minières canadiennes pillent leur minerai et sabotent leur territoire. À l'impérialisme canadien dans un gant de velours, nous répondons par l'internationalisme québécois dans une botte de *rubber*.

Les commémorations officielles du cinquantième de la mort du Che ont été bien moins intéressantes que ce que nous avons vécu avec les guévaristes. Cependant, un de nos intervenants, Mario Bustamante, qui a connu Guevara, nous a expliqué leur importance : pour se souvenir de l'exemple du Che, mais surtout, pour réaffirmer la lutte. Mine de rien, c'est ce que nous avons fait pour souligner le dixième anniversaire de ta mort. Pas de commémorations officielles, seulement m'man et moi comme cerveaux de l'opération, avec une vingtaine de personnes pour nous épauler, des artistes, des amis, etc. Disons que la semaine a été Falardeau. Le La Tulipe était plein à craquer. Plein de gens étaient venus te rendre hommage. Hommes, femmes, jeunes, vieux, nés ici, nés ailleurs. Je pense que tu aurais trouvé ça gênant, mais c'était grandiose. Et qui sait, ça a pu servir à réaffirmer la lutte, et à allumer la flamme chez certains. Une amie d'origine irakienne a compris quelque chose ce soir-là. Elle m'a dit que c'était la première fois qu'elle s'était sentie québécoise. Juste pour ça, ça aura été un succès.

J'espère que ce livre le sera également. Il était dû pour exister, lui aussi. Évidemment, il ne dit pas tout, il ne contient pas l'anthologie de ton œuvre littéraire, il ne montre pas toutes tes influences ni tous tes amis. Les oubliés, les exclus n'en sont pas moins importants, les textes laissés de côté non plus. On ne comprend pas toute la complexité de ton œuvre cinématographique ni toute ta pensée politique, mais si ça peut servir de point de départ pour certains, si ça peut leur donner envie de lire tes livres, de voir ou de revoir tes films, de creuser, d'en apprendre plus sur Hô Chi Minh ou sur Pierre Perrault, ce sera déjà ça. C'est un peu comme quand tu vois une œuvre d'Armand Vaillancourt. Ça ne dit pas tout et ça n'a pas à le faire. Si Vaillancourt fait un monument à la gloire de la force ouvrière, c'est grandiose, point.

Pour finir, je vais te donner des nouvelles du Québec. Jérémie et Hélène vont bien, ils travaillent fort, ils rigolent, ils sont en forme, ils cuisinent comme des chefs, ils sont beaux à voir aller. Le pays, c'est moins rigolo. Le débat public est assailli par tant de bêtise ! Est-ce que c'est pire qu'à ton époque ? Quand je relis les textes où tu dénonces la bêtise et les imbéciles de ton temps, je me dis que ça s'équivaut. Ce qui est plus grave, c'est que le Québec continue de se laisser piller tranquillement. On a un gouvernement de HEC, nationaliste dans un Canada uni. Méchante idiotie. Nos compagnies

disparaissent, vendues à des intérêts ontariens ou autres. Même Hydro-Québec, notre fleuron, se fait privatiser par la bande, avec l'éolien... La langue française en arrache. En fait, il est en train d'arriver exactement tout ce contre quoi tu nous mettais en garde : « Un peuple qui meurt, ça meurt longtemps... ».

Et pourtant, nous ne sommes pas encore morts. Pas tout à fait. Il y a parfois des éclairs de génie, et c'est souvent des petits gestes. Il y a une gang qui a créé un fonds indépendantiste, l'idée étant de faire fructifier des avoirs tout en soutenant l'indépendance. Des petits jeunes ont parti leur propre média, qui fait un boulot que d'autres journalistes ne font pas. Et ça marche. Tiens, j'ai un ami qui s'est battu pour faire exister une délégation québécoise de rap dans une compétition mondiale. Le Québec était là, pour une fois, à côté de l'Irlande ou de l'Ouganda. On n'a pas encore notre équipe de hockey sur glace, mais des fois, c'est des petits gestes courageux qui permettent de ne pas abandonner. Juste pour ça, ça vaut la peine de continuer à se battre. De mon côté, j'ai commencé à donner des conférences sur le cinéma documentaire au Québec, à l'intention des nouveaux arrivants. Ben, ostie, c'est un succès. Des Chiliens, des Russes, des Congolais découvrent Arthur Lamothe, Pierre Perrault, Denys Arcand, Michel Brault, Bernard Gosselin, mais aussi *Pea Soup* et *Le temps des bouffons*. Ils trippent.

Prends soin de toi. Nous vivrons. Nous vaincrons.

La liberté des peuples, un vieux problème ? Vraiment ? Un vieux problème en effet. Très vieux. Très très vieux. Un problème vieux comme le monde. Vieux comme l'oppression et la tyrannie. Un problème jamais réglé, toujours à réinventer, à défendre continuellement, à construire chaque jour. Un vieux problème étonnamment moderne. Un vieux problème explosivement d'actualité dans un monde où les multinationales préparent l'abolition des États-nations et l'écrasement des cultures nationales.



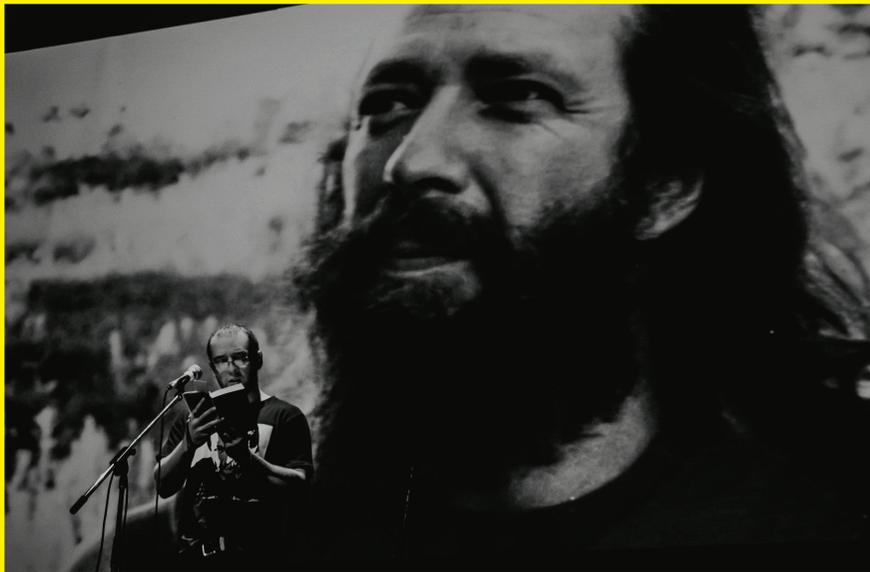
Un peuple minorisé peut être plus ou moins bien annexé, plus ou moins bien exploité, plus ou moins bien opprimé, plus ou moins bien entretenu. Ce plus ou ce moins ne change rien à la réalité de l'oppression, de l'exploitation et de la soumission. Je refuse ces échelles de la souffrance qui accorderaient la liberté au peuple palestinien ou au peuple tibétain et la refuseraient au peuple québécois ou au peuple basque sous prétexte que ces derniers souffriraient moins. Une chaîne en fer, en argent ou en or est toujours une chaîne. N'importe quel animal sauvage comprend ça d'instinct. Pourtant, il existe des sous-hommes toujours prêts à crier : « Vive nos chaînes ! »

Rien n'est plus précieux que la liberté et l'indépendance

TABLE DES MATIÈRES



PRÉSENTATION	7
ENFANCE ET JEUNESSE	23
LE PHOTOGRAPHE	47
LE DOCUMENTAIRE ET LES INFLUENCES	61
<i>Vaincu, mais pas battu,</i> par Bernard Émond	65
<i>Pierre Falardeau, d'octobre en</i> <i>septembre,</i> par Georges Privet	86
<i>ELVIS GRATTON I</i>	93
LA FAMILLE	111
LE PARTY	131
<i>Tout un Party,</i> par Alexis Martin	144
LE MILITANT	175
OCTOBRE ET LE TEMPS DES BOUFFONS	197
<i>Octobre ou le choix de la</i> <i>responsabilité,</i> par Céline Philippe	220
<i>ELVIS GRATTON II</i>	231
<i>15 FÉVRIER 1839</i>	247
« <i>La vie, c'est plus important</i> <i>que les idées</i> », par Sylvie Drapeau	261
<i>15 février 1839 : histoire d'un</i> <i>montage,</i> par Claude Palardy	263
<i>ELVIS GRATTON XXX</i>	267
<i>Falardeau et le contrôle de la</i> <i>pensée au Québec,</i> par Robin Philpot	282
DERNIERS VOYAGES	285
FILMOGRAPHIE	299
BIBLIOGRAPHIE	301
CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES	302



À la fin du spectacle *On célèbre Falardeau*, Jérémie lit la fameuse « Lettre à Jérémie » dans la salle pleine à craquer de La Tulipe, le 25 septembre 2019.

Cet ouvrage composé en Klinik Slab corps 11 a été achevé d'imprimer au Québec le vingt-six octobre deux mille vingt et un sur les presses de Transcontinental pour le compte de VLB éditeur.



Manon Leriche et Jules Falardeau ont écumé leurs riches archives, offrant aux lecteurs un accès unique à l'œuvre du Pierre Falardeau photographe, documentariste, auteur, cinéaste, mais aussi à l'intimité du voyageur, du militant, de l'ami, du conjoint et du père qu'il a été. De son enfance jusqu'à ses derniers moments, *l'Album Falardeau* raconte le destin d'un homme libre.

Si l'ouvrage, au contenu largement inédit, fait la part belle à l'image, la voix de Falardeau est également à l'honneur grâce aux nombreux extraits de ses textes, chroniques et entretiens. S'ajoutent les contributions de sept collaborateurs choisis, amis ou connaisseurs du cinéaste : Éric Bédard, Sylvie Drapeau, Bernard Émond, Alexis Martin, Claude Palardy, Céline Philippe et Robin Philpot.



Documentariste et proche collaboratrice de Pierre Falardeau, notamment pour *Le steak*, qu'elle a coréalisé, et *Le temps des bouffons*, **Manon Leriche** défend et promeut avec une passion contagieuse l'œuvre de son conjoint. Cinéaste engagé, **Jules Falardeau** a réalisé les films *Reggie Chartrand : patriote québécois*, *Gaetan*, *Just Watch Me* et *Journal de Bolivie*. En 2020, son livre *La crise d'Octobre : 50 ans après*, est paru aux Éditions du Journal.

ISBN 978-2-89649-835-2



Le Groupe
Livre
QUÉBECOR